

Lionel Bourg, « Où se perdent nos pas », Fata Morgana 2021, dessins d'Olivier Jung, 48 p, 12€

« La rumeur insinue que la glissade ne se termine pas toujours dans un bac à sable. »

De « Rien ne demeure. » à « Ne suscite plus, quand le noir se fait, que le souvenir qui va s'amenuisant d'un regard. » - de la page 9 à la page 44, sous le signe du monologue et sur le ton de la confession, la hampe hiératique d'une potée d'émotions à têtes de vanités clampée à l'attente d'un événement joyeux, même les livres, en ces temps de pause longuement suspendus, sonnent la fin de la récréation et témoignent d'une propension négative au reflux.

Lionel Bourg, dont on se doute que chaque pas arraché au silence est le fruit à cœur d'une décision mûrement aboutie, entretiendrait-il des affinités secrètes avec la poésie sous-jacente à la dictature douce des plis cendrés dont nos vies sont accoutumément tapissées voire intissées, la pesée des empreintes, les profondeurs voûteuses six pieds sous cache et les correspondances discrètes qui tirent un trait intermittent entre la vigueur phosphorescente de l'instant et son jamais plus, le lierre et sa signature sur la pierraille, le mort-vivant et le revenant, chaque mot s'accordant à son écho psychopompe pour mieux livrer à *la petite cuillère* son délicieux parfum suranné de biscuit – « Je vis, respire, écris avec mes morts. »

Étant entendu qu'il ne lui importe plus de savoir où mènent nos pas mais bien où ils se perdent, la nuance étant de taille qui penche pour une prescience automate ; à ce stade et à la faveur d'un raccourci fulgurant l'on serait enclin à en déduire qu'ils *nous* mènent à la perte, poursuivant leur propre pente ou, dans une perspective d'effacement, aimantés par quelque contrée étrangère à laquelle à part nous eux seuls auraient accès, nous contraignant en conséquence à marcher sur la tête à la manière de ces crânes oscillant sur eux-mêmes à fleur de pensée, pirouettant des quatre coins de la rêverie dans une vie qui jouerait au chat et à la souris avec d'insaisissables entités.

Les relations proustiennes qu'entretient le texte avec le mouvement, la lenteur, l'arrêt, la direction et la digression, saisissantes à contre-courant comme le sont ces visions au terme d'une journée compacte de chassés-croisés d'empreintes contradictoires se recouvrant à qui mieux mieux, tue-tête d'un silence de mort prompt à réparer ce qui, dans un paysage de sable, se rejoint, se croise et se sépare, rayon de miel de toute littérature en robe de chambre : le film de l'ennui et sa fragrance, l'immersion fertile à laquelle nous entraînent les décantations pérennes.

Façon de dialoguer avec ceux qui, fantômes ou fantasmes, un à un nous auront quittés, les derniers s'additionnant aux premiers, tout ce qui en nous et autour de nous les évoque ou les convoque nous conduit inéluctablement au beau mot de *mélancolie* et de là à l'acception du détachement, non sans une pointe tragicomique de complaisance – « tandis que mes illusions périssent, je bêche l'étroit carré d'épithètes qui me fut imparti ».

À mots couverts cousus de tendresse, se survivre dans la compagnie féline des invisibles, leur fréquentation silencieuse et leurs émanations sensibles, à l'entour d'un geste, d'une

pensée diffuse, à la faveur d'une apnée du temps, à distance des flammes du manque, à hauteur d'un huis clos avec soi-même, jeux d'ombre et de lumière teintés des sourdes nuances de la vision intérieure, sans mot dire, à la façon insidieuse dont vivacent les impronptues à même les bordures et les niches là où l'on ne les attend pas, surgissant d'elles-mêmes à l'improviste, partant de rien de faux départs, dans les insomnies de la vue, les mirages des résurgences que l'on revêt d'un nom et attèle à un wagon de souvenirs ébréchés repulpant de saisissants tableaux la profondeur de sens inépuisable. Ferveur orpheline de l'ennui, le temps pratiquement à l'arrêt, soudain l'arrête d'une eau stagnante dans laquelle se poursuit un chassé-croisé d'instant, le poème est alors une conversation muette avec les grands absents dont l'omniprésence taquine notre être-là dans sa durée monocorde confondant les extrêmes – le fini et l'infini, les plateaux de la balance, ce qui gravite et ce qui s'envole, l'aussitôt rien questionnant l'inanité d'une perpétuité sans accents de jours et de nuits.

C'est donc en son fort intérieur que Lionel Bourg, non sans humour comme le suggère Olivier Jung et son rosaire de crânes exorbités possiblement lunatiques, déroule la pelote de laine d'un entresoi, cultivant ce qui subtilement malgré lui le hante, générateur de ces ténus affects qui tantôt émaillent, dévient, hérissent le cours terreux du fleuve de nos vies incertaines.

Longueurs d'onde interfaces et interférences dessinent en immersion dans les sables d'une misanthropie douce le rappel réverbéré frémissant dans le repli et c'est peut-être cela la liberté suprême : la vie intérieure, l'ultime tendresse placide des disparus entrevue à l'aune d'une privation réciproque comme ils se prêtent à nos vieux démons, joueurs taquins facétieux à notre image, billes de brume des crânes revêches qui tempêtent encore en caractères gras dans le souvenir que nous en avons.

Une question s'insinue dès lors que la joie et ses jeux de rebond ayant atteint leur expression minimale la plus introvertie ne va plus quêter le bâton de bave échevelé sur le chemin qui mène du zénith au crépuscule : non pas tant *où sont* ni *d'où parlent* les morts, mais *qui* est le mort ?

La poésie se charge du reste qui sait si bien dialoguer à travers le tain et entretient des correspondances limbiques sélectives, éthériquement atterrées, avec l'organe reptilien de la mémoire.

Où donc se perd le pas solitaire sinon dans le passage et tour à tour le détour, le rappel, le frôlement, l'absence, l'écart, l'autre démultiplié en ses apparitions contradictoires et son effacement fondamental.

Beau texte poivre et sel coulant de source dans les remous tel un souffle au cœur, dont les allers retours renseignent le courant, trous de vase, mèches de cheveux et petits bouillons d'algues dans la glaise des jours penchés sur la disparition, avec des tendresses familières qui croisent de hauts noms gominés d'auteurs amidonnés pour l'éternité à une pattemouille de références, et d'autres esquifs à peine entrevus sitôt perdus, piqués dans un tissu de mémoire qui n'omet personne ; qui décide, se manifestant à l'improviste, de se surexister, qui, de l'auteur ou du revenant, tire le fil proustien du temps, quel élan requiert furtivement notre attention, quel vêtement de vie depuis le dos d'une chaise nous hèle, nous tire en arrière, nous dépose là-bas dans le

temps de l'autre côté de nous-mêmes, sans nouvelles de l'autre mais rajeunis de vingt ans bien qu'impensablement seuls, à la recherche de mots pour le dire en grand silence ?

Les appairages fortuits de souvenirs dépareillés font foi bien qu'ils suffisent à peine à valider notre existence ; les présences tutélaires aux empreintes rétinienne s'agrègent, s'agrippent au texte des jours, les interprétations kinesthésiques se substituent au réel ; des chaînes d'absents ponctuent nos itinéraires, les surgeons impatients d'un entrelacement de temporalités à l'intersection de ceci et de cela conjointent au dos des nuits et des jours, les figurines de bois de nos chers disparus, une fraternité d'esprits familiers qui insensiblement mènent nos pas de l'extime à l'intime, du jour à son compost, de la germination à l'humus, avec cette discrétion qui sied si bien au goutte à goutte poétique délivré de ses excédents.

D'où écrit-on, hormis le carrousel de nos pensées, ce chignon de radicelles d'où s'échappent tels compagnons de vacance dans un amenuisement de perspectives qui fait tourner en laisse à la commande le sabot d'anciens départs par cercles d'habitudes, le propre de ce qui se perd étant de rejaillir au débotté de mille parts s'éparpillant en mèches de souvenirs et méditations filées de l'aube au crépuscule, un mug tiède entre les mains tenant lieu de soif au « rescapé », au « reliquat », « Le dernier avatar d'une fratrie muette, tout amour, toute tendresse n'ayant en fin de compte donné vie qu'à de pesantes mélancolies et des déchirements dont ne subsistent maintenant que des cicatrices. »

Les livres eux-mêmes ne sortent pas indemnes du cercle confiné de nos idées fixes.

Carole Darricarrère, 22 avril 2021



Où se perdent nos pas

Pour Lionel Bourg,

CD